Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 69 (1930)

Heft: 43

Artikel: L'accent

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223517

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR **VAUDOIS**

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER Palud, 3 - LAUSANNE

Abonnement Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50 Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

30 centimes la ligne ou son espace. Annonces \ Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÊVERIES



VEC ça qu'on a bien le temps de rêver à notre époque de vitesse !... Mais si, un instant, assis au pied de ce beau chêne, après un dîner champêtre et en regardant

monter dans le ciel de bleues volutes nicotiennes! La journée est belle et le pays resplendis-

Là, tout près, la forêt de Praz Romont ne cache qu'une partie du lac de Bret, émeraude jetée au pied des pentes jaunissantes du Pélerin, tandis qu'à sa droite, elle permet au regard de contempler la nappe azurée du Léman. Et puis, c'est le cirque splendide qui nous ravit toujours depuis le Moléson jusqu'à la Dent d'Oche, montagnes aux pics variés à l'infini et que dominent le massif argenté des Diablerets qui scintille comme un diamant et le dôme nacré du Grand Combin dont la blancheur est atténuée par une fine brume.

Et puis, là-haut, au zénith, la lune est encore là, toute blanche d'avoir veillé toute la nuit, confidente encourageante et discrète... Qu'elle a dû être belle, par cette nuit claire! Elle s'attarde et offre aux chauds regards de Phœbé son échine nue et gracieuse. La mâtine! Elle a l'air de le fuir mais... en ayant soin de ralentir sa marche pour qu'il puisse la rejoindre.

Oui, vraiment, cette journée de la mi-octobre est si belle - et cela est si rare cette année -

est si belle — et cela est si rare cette année — qu'on peut bien la marquer d'un caillou blanc en rêvant un instant — le rêve est si rapide — au pied du chêne de Praz-Palex...

Praz-Palex... Praz-Palex... Voyons!... mais oui, je me souviens. Il y a quelques années déjà, un vieux notaire me tendait un Conteur en me regardant par dessus ses lunettes et en souriant dans sa barbe, sûr d'avance du résultat. Il ne se trompait pas : depuis ce jour-là le Conteur devint l'ami de chacun de mes dimanches!

Mais dans ce Conteur, il y avait donc cette lettre galante adressée à la belle Marguerite de Praz-Palex par le notaire Em... La belle Marguerite! C'est donc là qu'elle demeurait! Dans cette maison, au millésime de 1723, dont la large façade blanche regarde vers le soleil levant. C'est dans cette solitude de beauté qu'elle recevait ses amis... qui devaient être bien nom-

Mais c'est sûr, c'est là que venait se réjouir la jeunesse de Châtillens! De Châtillens, non pas du village seulement, mais de la paroisse. Belle jeunesse, en vérité: Frédéric, le fils du châtelain de Miéville, Frédéric George, le capitaine de Vuibroye, son père Louis, l'arpenteur, le sous-lieutenant Rubattle, et pous le lieutenant le lieutenan lieutenant Rubattel, et puis le jeune médecin Devaud de Servion; Jean Destraz, le tambour, et ce farceur de David Guignet. Il y avait aussi Frédérich Pasche, le fils de l'ancien curial, peutêtre Louis Jan, le futur Conseiller d'Etat — quand même il était bien sérieux, — sûrement son frère Jean-Samuel le proposant — la théologie n'empêchait pas les sentiments dans ce temps-là — et le gros et bon garçon... Frédéric au Banneret et puis toutes ces demoiselles : il y en a trop pour dire leurs jolis noms... nombreuse et joyeuse cohorte sous la direction entendue de ce galant notaire et justicier Emmanuel Jan. Ça, c'était un Vaudois... et un bon! Et comme il

écrivait bien. L'adresse était simple : « A Mademoiselle Jeanne-Marguerite Testuz en Praz Palex ». Le messager savait où se diriger: il n'y avait pas deux Praz Palex, voyons!

« Je voudrais avoir la lyre d'Apollon pour chanter votre beauté ». Bien entendu qu'il n'aurait pas voulu être Apollon lui-même. Le notaire préférait de beaucoup être un simple mortel pour voir sa belle Marguerite de près et la presser dans ses bras...

Mais comment l'avait-il trouvée dans cet endroit si retiré? J'y suis : ce chemin, ce mauvais chemin qui passe là au pied du chêne, c'était une grande route à l'époque.

Bien des siècles auparavant, quelques moines blancs de Charlie étaient venus s'installer au bord de la Broye et y avaient bâti ce monastère d'Ancrêt. Ils reçurent de l'évêque Amédée de Lausanne la terre « déserte et inculte » du Désaley. Eux et leurs successeurs (j'allais dire leurs descendants!) y plantèrent de belles vignes. Mais comme ils ne voulaient pas mettre le vin au lac, attendu qu'ils n'aimaient pas le mélange, ils imaginèrent, pour relier Ancrêt au Dézaley, de construire cette route qui remonte l'eau du Grenet et passe là, à Praz Palex. Après les moines, es furat les hailliest les restretts (de Andre) sui ce furent les baillis et les pasteurs (de sûr!) qui bénéficièrent de la vendange, mais ce furent les gens de la paroisse qui transportèrent le vin depuis Lavaux jusqu'au château d'Oron et jusqu'à la cure. Or Praz Palex est au sommet de la route. Quand on monte d'Epesses, le chemin arrive devant la maison, juste dans la direction de la porte, mais là, il oblique brusquement à droite et contourne l'angle du bâtiment. Seulement, il passe sous la fenêtre, qui était tout juste assez grande pour laisser voir le buste charmant et le sourire charmeur de Jeanne-Marguerite.

Ainsi s'ébaucha sans doute l'aimable liaison de celle-ci avec « la jeunesse de Châtillens », en cette joyeuse fin du XVIIIe siècle. Et ce chêne lui-même, dont le diamètre respectable et la cime élevée indiquent une vie plus que séculaire, ne serait-il pas un souvenir de ces joyeu-ses réunions? On aimait, dans ce temps-là, à marquer de cette façon les événements heureux, et puis l'on savait déjà que :

Ĉelui qui a planté un arbre avant de mourir n'a pas vécu inutile!

Mais la jeunesse d'Epesses voulait aussi défendre son bien; car la belle Marguerite était de la commune et de la paroisse de Villette. La jeunesse d'Epesses n'était pas contente de celle de Châtillens. Cela se comprend!

Un dimanche d'automne — à la campagne les travaux étaient finis et au vignoble les vendanges encavées — il y avait fête à Praz Palex.

C'était la fin de la matinée.

Pendant que le beau gigot préparé pour le dîner finissait de mijoter au coin du foyer, Marguerite et sa sœur avaient conduit leurs invités dans la forêt dorée qui domine la maison, sur la pente de Gourze. La jeunesse d'Epesses vint aussi et entendit les chants et les rires de ceux de Châtillens... qui étaient arrivés les premiers.

Il ne faut pas penser du mal de ceux d'Epesses, mais enfin, avaient-ils un notaire, un capitaine, un sous-lieutenant, un fils de châtelain? Non; eh! bien alors! qu'y a-t-il à se plaindre? Il faut comprendre les belles filles!

Quand l'heure du repas arriva, Marguerite et ses invités rentrèvent à la maison. La jeunesse d'Epesses est partie... le gigot aussi!

Jaques Desbioles.



L'ACCENT



O séde que tsacon l'a sa manâire de dèvessa et que, quand bin on cllioudrâi lèget, on porrâi dere : « Clli que l'a dèvesâ et que, quand bin on cllioudrâi lè get, on porrâi dere : « Clli que l'a dèresâ or l'è lo tadié de Samüiet! » Ao bin: « L'è clli gros mor de Daniet, que matsouille tote lè réson!» Ao bin oncora: «L'è clli prin-bet de reson : » Ao bin oncora : « Le cin print-bet de Théophile, qu'on derâi on apprenti menistre ! » Ao bin : « L'è Metsí, que n'è pas dâo velâdzo, et que vint de pè Rolhie-Bocan. » Et lè dzein, rein que de no z'oûre dèvesâ dein on autro paï vo diant tot tsaud:

— Mè rondzâi se vo n'îte pas de Maracon! Et vo sarâi de pè lè Velâ, âo bin de Mourtsî, de Nâotstatî, de pè La Valâïe, de la Coûta, dâo Paï d'Amon âo bin Ormonan, que lo vo derant sein dèbreinnâ.

Clli l'afére que vo fâ recougnâitre, l'appelant cein l'accent. Et clliao que l'instruisant le régent et lè menistre préteindant que cein vint de cein qu'on a medzî âo bin bu. Clli que bâi dâo vin pâo pas dèvesâ quemet clli que sè reimpllie de piquiette âo que sè soûle de chenique. Clli que sè bourre de truffie n'a pas lo mîmo accent que clli que l'a lo pètro tserdzî d'èpenatse, de tiudre âo de lâitya. D'aprî lo paï, ein a que dèvesant prin, fin, maigro, bètor, gras âo bin recta.

Et pu lâi a pas rein que lè dzein que l'ant clli l'accent, mâ assebin lè bîte. Accutâ vâi!

Ao derrâi rasseimblliemeint lâi a dâi militéro de per tsi no que sant zu passâ lâo camp pè Bulle et pe lévè. Lâi ein avâi dâi mouî, mâ principalameint Louette à Ranplanplan que l'è de la Coûta. On matin, l'arreve su lè reing tot flliap-pî, lè get avoué on cergno plliein de rede quemet on vîlhio.

– Mâ, qu'a-to, mon poûro Louette, lâi dit son camarado Tiène?

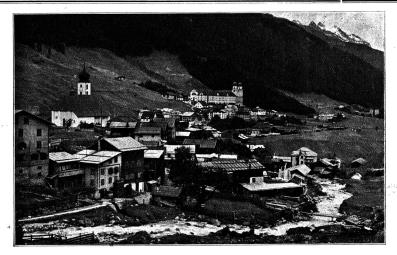
 N'è rein pu dremi sta né passâ, so repond
Louette: lè caïon n'ant rein fè que bramâ tot lo teimps.

Mâ vo z'âi assebin dâi caïon per la Coûta. Brâmant-te pas?

- Oï, fâ Louette, mâ... n'ant pas l'accent de la Grèvire.

Vo vâide bin que mîmameint lè bîte... Et se vo desé que lâi a assebin dâi z'affére que l'ant clli l'accent que vo dio.

L'autr'hî quauque z'ami s'ètant recriâ einseimbllio pè onna câva pè Epesse. Lâi avâi dâi païsan, dâi vegnolan, dâi prècaut, dâi dzein que fourrant à la gabioulâ lè mince guieu, et dâi monsu que lè dzudzant. L'ant pardieu bin bu quauque botolhie que l'ètant dâi boune z'an-



Disentis

nâïe. Aprî cein, l'ant voliu agottâ dâo meillâo bâre et lo maître l'a aveintâ dein on tsau onna tota vîlhie botolhie pllieinna de puffa et de bouna martchandi. L'a faliu la dèboutsî... et vo séde, clli vîlhio vin l'a dâi iâdzo croûïo son, preind on goût de boutson.

Adan, âo premî verro, lo dzudzo — on crâno coo, allâ pî, et pu on Vaudois de sorta — qu'acheint lo boutson, fâ dinse:

— Euh! ein vaitcé iena que l'a on bocon

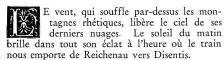
l'accent allemand.

Tant qu'âi botolhie, vâide-vo!

Marc à Louis.

Dans 'les Grisons.

DISENTIS



C'est d'abord une vallée étroite, resserrée entre des parois rocheuses où la terre coule à l'époque des avalanches, où les arbres ont de la peine à prendre racine, où une population clairsemée vit chétivement sur un soi aride et pauvre.

Brusquement la vallée s'élargit. Un grand plateau verdoyant s'offre aux regards du voyageur étonné — un plateau qui s'étend des contreforts du Saurenstock, dans les Alpes glaronnaises, jusqu'à la vallée de Lugnetz où le Glenner court sur un lit de cailloux roulés. Très loin, vers le sud, une cime blanche apparaît: c'est le Piz Terri ou son voisin le Rheinwaldhorn qu'on nomme aussi Adula. Paysage de glaces, de névés, de torrents écumants, de pierriers et d'ébou-lis. Et l'on songe à Boileau, l'auteur de « l'Art poétique » qui, pour célébrer les hauts faits d'armes de Louis XIV, écrivit un jour le « Passage du Rhin » du fond de sa retraite parisienne. On ne peut s'empêcher de sourire en se remémorant ces premiers vers du « Passage du Rhin »:

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux, Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux, Appuyé d'une main sur son urne penchante, Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Les vergers sont abondants, les villages s'entassent au pied des montagnes, entre les forêts et les prairies; ils semblent se grouper autour d'Ilanz — la ville d'Ilanz — comme on la désigne ici. Il est vrai que cette petite bourgade montagnarde est devenue une ville proprette, aux rues droites, aux maisons cossues. Les hôtels y sont nombreux et il y a, en marge des rues, de jolies villas au milieu de jardins bien entretenus. La ville d'Ilanz, véritable capitale de l'Oberland grison, centre d'un commerce actif, donne au voyageur qui passe une impression d'aisance et de confort qu'il ne s'attendait pas à trouver dans cette vallée.

Le train longe le Rhin antérieur et s'arrête à Truns, petite gare avec quelques maisons grou-

pées à l'arrière-plan. Truns est un souvenir scolaire. C'est l'érable sous lequel des paysans, vêtus de sarreaux gris, fondèrent la Haute-Ligue ou Ligue grise avec le bienveillant appui de l'ab-baye de Disentis. Et l'on cherche, au fond de sa mémoire, les paroles enthousiastes du poète J. Vuy que beaucoup d'écoliers vaudois ont chan-

Notre érable de Trons le couvre de ses branches ; Il écoute joyeux le bruit des avalanches; Il reflète les monts dans son cours souverain.

Et il y avait encore le refrain dont il fallait détacher chaque syllabe:

Il est à nous le Rhin! Oui! à nous! Il est à nous le Rhin.

Aujourd'hui, l'érable a disparu. Un autre l'a remplacé. Tout près, la petite chapelle, coquettement restaurée, porte sur sa façade des fresques rappelant la journée mémorable où la Ligue fut fondée.

Si Ilanz est le centre des affaires de tout l'Oberland grison, la capitale historique de ce vaste pays est, sans contredit, Disentis. C'est une petite bourgade, assise au pied de la montagne, au milieu des prairies et non loin des forêts, à l'endroit où la route du Lukmanier rejoint celle de l'Oberalp.

Le Rhin est étroit; un pont rustique, formé de deux planches, suffit à le franchir. La bourgade n'a qu'une scule rue importante, quelques masures éparses et une église au grand toit, au clocher carré terminé en oignon.

Mais il suffit de lever les yeux pour apercevoir la masse imposante du monastère, large édifice aux façades blanches, percées d'innombra-bles petites fenêtres. Deux hautes tours carrées, terminées par un clocher en oignon, marquent l'entrée principale du couvent. Alors on oublie la petite bourgade, sa gare pittoresque où les chemins de fer rhétiques rejoignent la ligne de la Furka; on oublie la rue proprette, les modestes hôtels, l'église au grand toit et le Rhin qui décrit sa courbe autour du village. On ne voit plus que ce majestueux édifice qui commande toute la vallée.

Fondé au VIIe siècle, le couvent de Disentis eut d'abord à subir les attaques des hordes pillardes venues du sud. Cependant, avec les années, il prend une importance telle que son autorité est reconnue sur la plus grande partie du territoire grison. Ses possessions s'étendent jusque dans la Haute-Italie. Du Xe au XIIe siècle, il est à son apogée. Les abbés sont devenus des personnages considérables. Ils font une politique active et reçoivent des donations de plusieurs empereurs. Maintes fois ils durent s'opposer aux prétentions de l'évêque de Coire, lequel voulait faire passer le trafic par le Septimer de préférence au Lukmanier. C'eût été la ruine du cou-

L'abbaye de Disentis dut sa position impor-

tante dans la politique grisonne à la part que prit l'abbé Peter von Pontaningen à la fonda-tion de la Ligue grise en 1424. Plus tard, ses su-cesseurs favorisèrent le parti autrichien-espagnol dont le chef était Pompée Planta, parti opposé à Jénatsch et à la France. A la fin du XV siècle, lors de l'occupation française, le village et le couvent furent incendiés. Ainsi disparurent à jamais, avec une riche bibliothèque, de pré-cieux manuscrits. La perte de la Valteline et les restrictions apportées aux admissions inaugurèrent une période critique pour l'abbaye. Dès lors ce fut la décadence.

A l'heure actuelle, le couvent compte une quarantaine de moines. C'est peu pour un tel édifice. Un petit chemin donne accès à une vaste cour où il n'y a personne. Une porte est ouverte; nous entrons. Personne dans le vestibule. Nous cheminons dans un long promenoir blanchi à la chaux où nos pas résonnent étrangement. Alors, pour éviter de troubler le silence qui règne en souverain dans ce cloître, avançons sur la pointe des pieds et pénétrons dans l'église où deux moines disposent des fleurs près de l'autel.

La nef est d'un blanc éclatant avec des dorures; partout il y a des fresques; elles semblent incrustées dans la voûte; nous avons sous les yeux le type du style baroque dans toute sa splendeur.

Quand on franchit le seuil du monastère, on entre dans un jardin qui se termine par une esplanade. A nos pieds, la belle vallée déroule son tapis vert et, dans le fond, sur la route du Lukmanier une automobile postale fait jouer les trois notes de son clakson.

C'est l'heure de partir. Nous redescendons vers la gare où le « Glacier-Express » nous attend pour nous emporter vers le col de l'Oberalp. A mesure qu'on s'éloigne, le regard est sans cesse attiré par ce grand monastère tout blanc qui, au cours des siècles, jeta un si vif éclat sur la chrétienté. Jean des Sapins.

Quand le bateau coule, les rats se sauvent. — Elle, tout en larmes. — Jean! Quel malheur! Papa est

Lui abasourdi d'abord de la nouvelle. — Pas pos-

Lui abasourdi d'abord de la nouvelle. — Pas pos-sible, Marcelle. Elle. — Si fait, hélas! Complètement ruiné. Lui, se ressaisissant. — Eh bien, il ne sera pas dit que je lui aurai porté le coup de grâce en le frustrant du seul trésor qui lui reste et qui est votre

amour filial.

Elle, désespérément. — Jean!

Lui, très calme. — Dites-lui, Marcelle, dites-lui bien de ma part que je sacrifie mon bonheur au sien. Il m'avait accordé spontanément votre main. Je ne veux pas demeurer en reste de générosité avec lui.

GASCONNADES

U village d'Y., — comme dans beau-coup d'autres, d'ailleurs, — on comp-tait autrefois un certain nombre de vieux militaires dont la jeunesse s'était écoulée au service étranger. Soldats de Naples, d'Espagne ou de Hollande, légionnaires de Crimée, du Mexique ou d'Afrique, tous y étaient représentés. Il y en avait de loquaces qui aimaient à narrer leurs prouesses et leurs aventures de terre et de mer; il y en avait aussi de discrets qui gardaient jalousemeent pour eux seuls les souvenirs des temps héroïques qu'ils avaient vécus. Du nombre des premiers, était Gédéon Chaffret, ancien engagé au service d'Espagne revenu couler les jours calmes de l'âge mûr dans son pays

Ce Gédéon, hâbleur s'il en fut, ne perdit jamais une occasion de conter à ses contemporains des histoires terrifiantes ou extraordinaires avant trait à ses campagnes. Aussi, quand les gens d'Y. avaient le temps de faire un brin de causette avec lui, le retenaient-ils volontiers en leur compagnie, soit à la cave, soit au café. C'est ainsi qu'un dimanche, à l'auberge du Torrent, notre homme se trouva l'invité des deux frères Drapet — Jean et Pierre, — gros paysans du lieu, bons vivants, point crédules, qui s'empressèrent de l'amener sur ses thèmes favoris.